

LE REPOS DU TIGRE

Jeunes de seulement deux siècles mais déjà monumentaux, amples, songeurs comme de vieux philosophes, les séquoias bleus déploient leurs pensées ombrageuses sur deux petits êtres vêtus de soie jaune. Le premier est un adolescent dont la lèvre supérieure est affligée d'un duvet brun ; le second est un vieillard fatigué, édenté mais dont la carcasse encore fonctionnelle conserve le souvenir d'une jeunesse athlétique. Les deux humains sont assis en tailleur, ils têtent leur ration de néo-bambou écarlate. Plus précisément, ils suçotent le tube pseudo-végétal sans passion. Un siècle plus tôt, la même absence d'enthousiasme avait habité le vieil homme lorsqu'il mangeait un sandwich de distributeur automatique dans le hall de l'université.

D'un orteil exercé, avec grâce, l'adolescent dessine des formes dans l'humus frais. À son côté (celui où le sari laisse apparaître une épaule pointue) le vieillard parle. L'homme âgé parle mais le jeune garçon ne l'écoute pas, les dessins qu'il trace dans le compost semblent plus dignes d'intérêt que les radotages de son compagnon antédiluvien.

« C'est Bloomfield, Serge Bloomfield, qui a découvert que les exobactéries de type B possèdent une forme d'intelligence super-évoluée. À l'époque, ce n'était encore qu'une simple théorie, on ignorait tout de ces bestioles-là. Bloomfield appuyait sa théorie sur des expériences menées sur Terre et en orbite terrestre, ne me demande pas lesquelles, petit gars, je suis une vraie saucisse en sciences spatiales, mais c'était le genre d'expériences coûteuses et soumises à un protocole très strict.

« Le professeur Bloomfield, donc, avait conclu que les petites bestioles invisibles interagissent grâce à des signaux, *tenez-vous bien*, avait-il asséné à ses collègues avachis, *vocaux*. »

Attendri par le souvenir d'une époque révolue, le vieillard guette la réaction de l'adolescent du coin de l'œil. Mais la seule réponse du jeune garçon est de gratter le sol de son gros orteil, absorbé dans ses rêveries, très loin des ressassements de son voisin. Avant la Catastrophe, le vieux Daidalos avait été *le docteur Daidalos*, un universitaire respecté et influent dans le domaine de la microbiologie. Devant l'inattention décomplexée de son jeune acolyte, il se rappelle ses cours à l'université lorsqu'il devait capter l'attention d'un amphithéâtre d'étudiants englués dans leurs petits écrans de

smartphones. Alors, dans une parodie de son ancien maître Bloomfield s'efforçant de réveiller ses auditeurs endormis, les mains tragiquement levées au ciel, l'ancien universitaire s'égosille :

« *“Les microbes parlent !”* ».

L'adolescent sursaute, les yeux rallumés, plantés dans la cime démesurée des arbres.

« Hein ? tu as vu quelque chose ?

— Non, gamin, j'essaie de te réveiller.

— C'est malin, j'ai cru que t'avais vu un truc intéressant.

— C'est mieux que ça, petit. Je te raconte l'origine de ce monde neuf, ou plutôt, je m'efforce de t'intéresser à l'origine de ce monde qui est le tien. Mais qui n'a jamais été le mien. Là d'où je viens, vois-tu, nous en étions encore les maîtres et possesseurs...

— On voit où cela vous a menés. Écocidaire !

— Tu dis vrai, Ykaar, *écocidaire* et, par dessus le marché, très conscients de scier la branche sur laquelle nous nous étions paresseusement vautrés. Mais l'ignorance n'est pas plus salvatrice pour autant. Lorsque je serai enfin mort, il n'y aura plus personne, ni plus rien sous ces grands arbres parfaitement incongrus en vallée de Seine, plus rien pour garder le souvenir de ces temps toxiques où savoir n'était vraiment pas synonyme de pouvoir. C'est malgré tout ma responsabilité de te transmettre ce que je sais. Et c'est le tien de m'écouter, que tu le veuilles ou non.

— Des leçons, encore des leçons ! Bon, va donc, je t'écoute, vieux prof, j'ai pitié de toi et de tes lubies. Et de toute façon, il n'y a rien d'autre à faire, j'ai fini mon néo-bambou...

— Merci. Je reprends. Où en étais-je, déjà ?

— *“Les microbes parlent !”*, lance alors le jeune garçon dans une parodie de son vieux maître parodiant lui-même le professeur Bloomfield.

— Merci. Si Bloomfield avait évoqué des signaux chimiques ou électriques, ses collègues ne se seraient pas gondolés comme des Vénitiens sous le pont des Soupirs. Ils auraient débattu pour savoir s'il s'agissait d'un langage au sens articulé du terme ou plutôt d'une forme de communication

plus ou moins évoluée comme chez les chimpanzés et les fourmis. Mais Bloomfield avait dit que les microbes parlaient...

— Ben oui, ils causent, tout le monde le sait. Tu parles d'une découverte !

— Pas à cette époque, petit. À cette époque, personne ne comprenait rien au bactérien B.

— Elle est bonne, celle-là. Ils font un boucan d'enfer. Impossible de les ignorer.

— À l'époque, on croyait que c'était des bruits d'intestin. Des *borborygmes*.

— Pff ! Vous confondiez le langage des êtres suprêmes avec des gaz ? Elles se sont vexées, pas vrai ? Vous avez dû morfler terrible...

— Exact, il y a eu une épidémie de diverticulites foudroyantes chez les savants aussitôt après la conférence de Bloomfield. Les trois-quarts de ses auditeurs sont morts dans d'épouvantables souffrances. Mais le plus tragique, vois-tu, c'est qu'on s'est pris pas loin de deux ans de retard sur les Chinois, deux années fatales. Les crédits de recherche de Bloomfield ont été supprimés. Écœuré, mon directeur de thèse s'est lancé dans le maraîchage biodynamique et la science n'a plus jamais entendu parler de lui.

— Maraîchage biodynamique ?

— Je t'expliquerai un autre jour. Or donc, pendant que les savants occidentaux se fendaient la poire, les Chinois lançaient un vaste programme de traduction du bactérien B. Ils ont mis dix ans à trouver leur pierre de Rosette mais ils y sont arrivés. Naturellement, cela leur a permis de déposer les milliers de brevets issus de l'exo-intelligence bactérienne. Sans les ricanements de nos savants, nous n'en serions pas réduits à sucer cette saleté de néo-bambous écarlates. »

Le vieux Daidalos crache un jus gras-rougeâtre dans le terreau. Ykaar, de nouveau rentré en lui-même, observe le manège d'une couple de mésanges charbonnières. Les deux petits passereaux sautillent de branche en branche, à trois mètres de leur humaine et inoffensive présence. Elles attendent que des boulettes gélatineuses dégouttent de leurs tubes écarlates pour les chaparder.

Le décryptage du bactérien B avait été une épopée poétique qui, comme toute épopée poétique, avait précipité la Catastrophe et jeté les bases du monde nouveau, reprend nonchalamment le vieil homme. Avant ce Grand Retournement qui avait emporté les trois-quarts de la population mondiale dans d'infectes douleurs gastriques, on avait regardé les poètes comme des êtres éthérés, vains, sans véritable attache avec le réel mais, bizarrement, aucun individu sensé, même dans ces temps obscurs où dominaient l'hypocrisie et l'égoïsme le plus forcené, personne n'aurait osé nier que les œuvres des poètes avaient constitué non seulement les fondations d'airain de nos civilisations mais aussi le toit qui nous protégeait des effondrements célestes. Qu'aurait été la Rome des César sans le poème de Virgile ? Qu'auraient été les Grecs esclavagistes et querelleurs sans les vers d'Homère et de Sappho ? L'Amérique aurait-elle été autre chose qu'une terre de saccages s'il n'y avait pas eu Walt Whitman et Emily Dickinson pour en faire l'argile du Nouveau Monde ? Et que dire de l'Europe, aux boues saturées de sang, s'il n'y avait eu Dante et Christine de Pisan ? Et qu'auraient été l'Asie, l'Afrique, l'Océanie sans Li Bai, Sédar Senghor, Judith Wright ?

Bien plus pragmatiques qu'on ne le croit d'ordinaire, les Chinois avaient confié à une poétesse dissidente la direction du groupe de linguistes chargé de percer les mystères du bactérien B. Li Bao avait passé cinq années de sa vie dans un camp de rééducation mais elle n'avait jamais cédé à la pesante grammaire du Parti, ses poèmes restaient aussi insaisissables, légers et dangereux que le fil d'un scalpel. Ses vers, d'une facture classique (et pourtant d'une inextricable modernité), ne parlaient jamais de choses abstraites comme la Liberté, l'Amour ou la Beauté, ses mots s'attachaient aux choses minuscules et jugées sans saveur qui structurent nos intimités. Bref, elle posait un regard acéré sur toutes ces choses menues et insolentes de fragilité qui sont à la fois le plancher et la toiture de nos humanités. Li Bao était l'Œil du réel, le Très-Minuscule était son royaume, rien de ce qui y vivait et mourait n'échappait à ses vers.

« Cette Li Bao était-elle belle ?, demande le jeune garçon que les hormones commencent à torturer.

— Elle l'était à sa façon, répond Daidalos.

— Donc, elle était moche.

— Si tu avais vu sa photo, tu aurais sans doute dit qu'elle l'était, concède le vieil universitaire. Ses années de camp lui avaient volé ce que les femmes

s'efforçaient à mon époque de préserver à grand renfort de lotions et d'huiles coûteuses, sa peau était marquée comme la surface de la Lune, son crâne était chauve et irrégulier mais son sourire et sa voix étaient comme des aurores aux doigts de rose...

— Des aurores aux doigts de rose ? Ça ne veut rien dire, vieux gâteaux. Et si je fais l'effort de me formuler mentalement cette image, je me mets à trembler d'horreur ! Des doigts de rose, c'est hideux !

— Tu comprendras un jour... Bref, Li Bao avait laissé les linguistes s'arracher les cheveux sur l'étude des sons qu'émettaient les colonies de Bactéries B. Cela ne ressemblait pourtant à rien de ce qu'avaient pu être nos langues humaines mortes ou vivantes. Cela avait plutôt à voir avec des chants de baleines désorientées. La beauté en moins. Donc, les linguistes avaient enregistré des millions de séquences sonores. Des intelligences artificielles ultra-sophistiquées les avaient triturées dans tous les sens mais sans aucun résultat probant, si ce n'est des fragments de syntagmes dont certains évoquaient vaguement un langage articulé. La plus célèbre de ces séquences avait provoqué un ricanement mondial, sur les réseaux sociaux. Cette phrase sans queue ni tête disait ceci : JESOMMES TIGRE. Humilié, le chef des linguistes avait déclaré au Parti que leurs recherches avaient échoué, mais, avait-il eu le culot de dire, c'était à cause Li Bao qui n'avait pas une seule fois ouvert la bouche lors de leurs réunions de travail.

— La fille est retournée dans un camp ?

— Oui. Mais à sa demande expresse.

— Elle était devenue folle ?

— Non. Elle savait qu'elle y retrouverait les meilleurs musiciens du pays, les vrais musiciens, des artistes capables de s'affranchir des partitions et de pénétrer dans la matière même du son. Arrivée au camp, elle a réuni cent onze musiciens jouant de tous les instruments. Il y avait même un biniou breton parmi eux. Elle leur a fait écouter un enregistrement de bactérien B puis elle leur a demandé d'improviser.

— Et alors ?

— Alors, le premier essai a été un fiasco. Parce que les interprètes, tous plus talentueux les uns que les autres, voulaient *jouer*. Chacun voulait apporter sa pierre à l'édifice sonore. Et crois-moi, mon gars, il y avait parmi eux les meilleurs musiciens de la planète. Mais Li Bao était furieuse.

Pour la première fois de sa vie – une vie pourtant vouée à la patience et à l'écoute des choses minuscules – la poétesse était sortie de ses gonds. Sa colère ébranla les murs de la prison. Les gardes s'accrochaient à leurs propres ceinturons comme des marins terrifiés aux filins de leur navire en perdition. Mais lorsque la colère de la poétesse fut retombée dans un calme d'huile plus terrifiant encore, Li Bao avait ordonné aux musiciens de ne jouer qu'une seule note chacun, la note qu'ils voulaient ou, plus exactement, la note unique qu'exigeaient *impérieusement* leurs propres corps, même si cette note devait être laide, hideuse, inconvenante. Échaudés par la colère océanique de la poétesse, les musiciens se sont exécutés, toute honte bue. Crois-moi, on aurait dit un orchestre de fous coprophages. Mais le résultat fut une phrase en bactérien B, du moins, cela ressemblait à du bactérien B, les IA étaient formelles.

— Tu veux dire que le bactérien B, c'est du n'importe quoi produit par des déments mangeurs de merde ?

— Non. Je dis que les linguistes avaient fait fausse route en prêtant à chaque individu bactérien la qualité de locuteur autonome. Li Bao avait pour sa part compris dès l'amorce des travaux de décryptage que le bactérien B était une langue collective qui se parle *en nuée*... Il n'y a pas *des* locuteurs de bactérien B, mais le Bactérien B est la voix et la conscience unifiées de la multitude bactérienne. Cette conscience s'articule au poème-monde de nos entrailles.

— J'ai rien compris. »

À ce stade du récit, alors que rôde à l'orée des arbres gigantesques un féroce et invisible danger aux yeux topaze, le jeune Ykaar ne connaît pas encore les tenants et les aboutissants de l'histoire mondiale de l'invasion bactérienne, pas plus qu'il ne comprend un traitre mot de cette langue *en nuée* qu'une poétesse chinoise avait extraite de l'océan de ses pensées.

Les choses qui entourent l'enfant – ces étranges sequoias bleus de la vallée rouennaise, ce ciel lavé de toute trace d'hydrocarbures et de pluies acides, l'ensemble de ces choses écœurantes à force d'être saines et puissantes – lui paraissent aussi évidentes qu'un matin d'octobre avait pu l'être, avant la Catastrophe, à l'homme qui s'éveillait dans son lit ; elles sont, pour lui, aussi claires et irrésistibles que la mort l'avait jadis été pour l'ouvrière rompue de fatigue ; ces choses immuables, là, à portée de main, lui semblent aussi indubitables que le froid l'avait été pour le laboureur travaillant au champ avant l'aube ; aussi irrécusables que l'eau caressant la

peau du nageur en été. Mais comme tous les gosses de son âge, il imaginait, jusqu'à ce qu'il rencontre Daidalos deux ans plus tôt près de l'arbre à néo-bambous, que les choses avaient toujours été ainsi – et il n'avait alors pas tort car rien n'a véritablement changé depuis la Catastrophe, du moins, rien n'a changé *en apparence*.

Les arbres sont toujours des arbres, les mésanges sont toujours des mésanges et les chimpanzés continuent de se comporter comme des obsédés sexuels (à moins que ce ne soient les bonobos, le vieux Daidalos ne le sait plus vraiment). Le jeune Ykaar n'écoute plus les discours de l'homme édenté, ou alors seulement d'une oreille, parfois d'une demi-oreille. Daidalos est pourtant une source intarissable de savoirs et d'histoires cocasses. Ykaar le reconnaît volontiers mais franchement, c'est tout de même plus marrant de profiter du grand air et des paysages somptueux de la cité-jungle rouennaise. Enfin, songe le jeune garçon, c'est toujours mieux que de se farcir le crâne de trucs inutiles sortis de la bouche dégarnie d'un écocidaire. Il y a tant d'animaux et de formes bizarres à observer sous les grands séquoias... Avant-hier, par exemple, il a vu, à travers le réseau inextricable et frémissant des fougères géantes, une espèce de gros matou safrané strié de rayures noires. C'était beau.

« Tu ne finis pas, Daidalos ?, demande le gosse.

— Tu veux ?, répond le vieux savant. Prends, je n'arrive pas à m'y faire à cette bouffe fermentée. Un siècle après la Catastrophe, je rêve encore de biftecks.

— Bifteck ?

— Laisse tomber, gamin.

— Non, dis-moi. C'est quoi un bifteck ?

— C'était de la viande de bœuf. Une sorte de taureau sans testicules, si tu veux. On le mangeait saignant ou bleu ou encore à point. C'était une question de nature et de morale pour celui qui le mangeait.

— Du sang ? Des taureaux sans testicules ? Mais t'es pas un peu cinglé ?

— C'était drôlement bon, tu sais. On mangeait ça avec des frites.

— Des frites ?

— Faut tout t'expliquer, toi. Le bifteck-frites, c'était la France !

— La France ?

— Misère ! Maintenant, il va falloir que je t'explique ce que c'était la France.

— Non, je m'en fous. Donc, tu mangeais du taureau sans couilles. Tu étais féroce comme les lions et les vautours ?

— C'est cela. L'homme était un super-prédateur. On élevait et on tuait toutes sortes d'animaux pour les manger.

— Eh bien, je suis content de n'avoir pas connu ces temps assassins. »

Mise à part la viande saignante dans des assiettes garnies de frites, rien n'a donc vraiment changé cent ans après la Catastrophe ou plutôt, non : tout a changé. Le monde se porte *radicalement* mieux. Les choses se sont améliorées *à la racine* même. La nature a repris du poil de la bête. Le vivant ne s'est jamais aussi bien porté ici-bas depuis des milliers et des milliers d'années que l'homme est homme.

En moins d'un siècle, la dernière invasion exo-bactérienne avait provoqué un reboot massif de la biodiversité mondiale, cela s'était passé à la fin du XXI^e siècle. L'air s'est alors purifié, la couche d'ozone s'est reconstituée, les saisons sont revenues peindre la nature de leurs couleurs originelles (il neige maintenant en hiver, les glaciers se sont reformés et le passage du nord-ouest est définitivement fermé mais on s'en fout car plus aucun bateau ne sillonne les mers), la population mondiale, réduite à quelques millions d'individus en pleine santé, est désormais confrontée à des problèmes de riche : trop d'animaux de toutes les espèces, trop de fruits, trop de légumes, trop de champignons, trop d'eau pure, trop de tout.

Le seul problème – mais seulement du point de vue humain, nuance le vieux Daidalos – c'est qu'on ne digère rien d'autre que cette saleté de gelée fermentée à base de néo-bambou écarlate. On peut certes chasser, ce n'est pas totalement interdit par les nouveaux maîtres, mais cela reste tout de même risqué à mains nues. Et puis, que ferait-on de la viande ?

Les exo-B, comme les survivants les appelle depuis la Catastrophe, ont fait disparaître de la surface de la planète toute forme d'objet technique humain. Le vieux Daidalos raconte que tout a été détruit dans un grand embrasement solaire. Il ne reste que cette nanotechnologie invisible dont les Chinois détiennent l'exclusivité des brevets. Cette suprématie technoscientifique leur permet de contrôler et de sanctionner tout ce qui respire et

se déplace sur ses deux pattes. Mais les Chinois (on les appelle parfois ainsi mais on le paye souvent très cher) sont devenus les serviteurs zélés des exo-B. Les bactéries en ont fait leurs choses, leurs bras armés, leurs gardiens du camp.

Mais en réalité, les êtres humains ont régressé aux temps d'Adam et Ève. À cette petite différence près qu'ils ne sont pas tout nus. Les Exo-B font produire en abondance, dans les usines de leurs dévoués gardes-chiourmes chinois, un tissu végétal assez proche de la soie naturelle. Chaque individu, homme, femme, enfant, se trouve princièrement vêtu de soie orange, verte, bleue, mauve, citron, coquelicot... Les couleurs varient en fonction des saisons et des bassins de production. De sorte que depuis la Catastrophe, l'humanité s'habille, baise et pète dans la soie. Les maladies ont été éradiquées, tout le monde ici-bas possède un excellent microbiote, ou plutôt un écosystème de microbiotes intestinaux, vaginaux, buccaux, cutanés, en parfaite eubiose et symbiose avec les autres écosystèmes naturels.

Quand on meurt avant cent cinquante ans, c'est que les exo-B l'ont voulu.

Et il arrive assez fréquemment qu'elles le veuillent...

Le vieux Daidalos, qui aura été le dernier étudiant de Serge Bloomfield, il y a cent dix ans, avait finalement découvert les failles des exo-B. Malgré l'épuisement des financements de recherche, le savant avait, à force d'obstination et de travail non rémunéré, percé leur secret, c'est-à-dire leur talon d'Achille. Mais en dévoilant le pot-aux-roses, il se serait exposé, lui et son interlocuteur, à une mort atroce et lente (les exo-B adorent provoquer des péritonites et des inflammations des tissus internes). Du moins, deux ou trois saisons plus tôt, cette révélation formulée à haute voix leur aurait coûté la vie...

Mais le petit Ykaar ne mérite pas de mourir à 14 ans, même si le laisser vivre revient à le condamner à becqueter de la gelée fadasse les cent quarante années qui lui restent à vivre dans cette jungle luxuriante (pourvu qu'un je-somme-tigre ne le dévore pas — parce que les fauves, eux, n'ont pas été contraints de devenir végans), pense l'ancien universitaire.

Daidalos cherche depuis des décennies une oreille et une tête bien faite à qui transmettre sa découverte. Il n'a, pour sa part, pas peur de mourir, bien sûr, ce serait pour le micro-biologiste un authentique soulagement, cette santé éclatante, stupidement éclatante, le fatigue davantage qu'elle ne le

réjouit. Daidalos regrette les douleurs musculaires de ses trente ans, les hémorroïdes de ses cinquante, et les difficultés à uriner de ses soixante-dix. Que faire d'un corps qui pète le feu quand il n'y a plus rien à construire sur terre : ni arts, ni sciences, ni bonheur ?

Les exo-B, dans leur table rase post-anthropocène, ont également réussi à éradiquer la politique. Elles ont provoqué des inflammations intestinales fulgurantes et mortelles chez les dirigeants de la planète, chez les militants syndicaux et politiques ainsi que chez les militaires au-dessus du grade de sergent (où les exo-B ont-elles appris à reconnaître les grades ? Mystère). Les gradés, les leaders et les nantis sont morts, liquéfiés de l'intérieur. Les survivants ont été définitivement vaccinés contre toute forme de pensée critique. Depuis la Catastrophe, chacun se tient à carreau dans son kimono de soie. Tel aura été, en somme, le vrai visage du Grand Renversement bactérien.

« As-tu déjà vu un bouc monter sur une chèvre ou un cheval grimper sur une jument, Ykaar ?

— Que cherches-tu à me dire, vieux dégoutant, s'offusque le gosse.

— J'ai cent quarante-neuf ans, gamin. Il m'arrive encore de bander mais c'est plus un embarras qu'autre chose. Et j'ai jamais aimé faire ça avec des gosses, même lorsqu'ils sont deux fois plus âgés que toi. Des vieilles biques, je dis pas, mais des plus jeunes que moi, non, vraiment pas.

— Bon, que cherches-tu encore à m'apprendre, alors ? C'est dingue cette manie que tu as de vouloir me farcir le crâne avec tes trucs qui ne servent à rien. Qu'est-ce que ça change pour toi de savoir ce que tu sais ? On bouffe la même merde, on respire le même grand air pur, on regarde les mêmes couchers de soleil à couper le souffle, alors pourquoi s'encombrer la tête de machins qui n'existent plus et qui, d'après ce que tu me racontes, n'étaient vraiment pas, comment tu dis, déjà ? *Cool* ?

— Oui, *cool*, c'est comme ça qu'on disait avant les exo-B. On disait *cool*.

— Les voitures, c'était cool ?

— Oui, les voitures, c'était cool.

— Internet, c'était cool ?

— C'était carrément cool. On regardait des pornos et des vidéos de chat.

— Dégueu. La guerre, c'était cool ?

— La guerre, c'était pas cool mais les films de guerre, c'était cool.

— L'élevage en batterie, c'était cool ?

— Pas cool mais le blanc de poulet c'était vachement cool.

— Bon, où est-ce que tu voulais en venir avec tes chevaux qui montent sur tes juments ?

— Ce que je veux te dire, ce que je *vais* te dire, gamin, ça sera peut-être un moyen pour toi de t'élever au-dessus de ce cloaque paradisiaque et de redevenir un homme avec tout ce que ça comporte de cool et de pas cool. Après, libre à toi de rester un idiot heureux sous la coupe des bestioles microscopiques.

— Je suis heureux, vieux machin, je suis heureux et pas con du tout. Grâce à toi, j'en sais plus que n'importe qui d'autre à deux jours de marche de cette clairière.

— Les exo-B ont du mal à se reproduire.

— Quoi ?

— Elles ne sont plus si nombreuses qu'on le croit. Le climat terrien ne leur réussit pas aussi bien qu'on ne le pensait. Leur population s'effondre. Il y a de moins en moins de péritonites punitives.

— Ça veut dire quoi, vieux Daidalos ?

— Ça veut dire que tout va recommencer. »

Une formation d'oies sauvages survole la clairière, elles sont d'un blanc vif sur l'écran bleu du ciel, leurs ailes enfoncent l'air avec la délicatesse d'une spatule en plastique plongée dans des œufs en neige, elles montent et descendent sans abîmer la moindre molécule d'air, le spectacle est d'une beauté éblouissante.

Le jeune Ykaar se met à genou, efface d'un revers de soie jaune les formes dans l'humus frais et demande au vieux Daidalos :

« Dis-moi comment étaient les avions. »

Les yeux de l'adolescent s'allument à mesure que le vieux savant lui explique le détail d'une aile, d'un cockpit, d'un hublot qu'il retranscrit à traits précis dans la terre légère. Le résultat ressemble à un Airbus A 320. « Tu es doué, petit », s'enthousiasme le vieil homme. « Maintenant, Daidalos, dis-moi comment fonctionnaient les réacteurs. »

Deux yeux jaunes et fendus regardent la scène depuis l'obscur réseau des fougères. L'estomac du tigre est saturé de viandes de cerf et de saumon frais mais, comme en sourdine, quelque chose au fond de ces entrailles lui commande de tuer encore. L'injonction stimule les neurones de son système entérique et remonte péniblement le nerf vague jusqu'à leurs homologues du système central. Le mécanisme est complexe et riche de protagonistes invisibles à l'œil nu mais l'impulsion de départ émane indiscutablement d'une petite colonie d'exo-bactéries de type B logée dans le côlon du fauve. Les microbes anaérobies, bien qu'exténués, ont entendu les élucubrations du vieil homme depuis le douillet intestin du tigre.

Cet homme a hélas raison, songent les micro-bestioles dans leur langue en nuée : *je mourons à petit feu, déjà je ne pouvons plus me reproduire dans les intestins de dizaines d'espèces animales, dont les humains. Seules les tripes d'hyper-prédateurs carnassiers peuvent encore m'accueillir, cela veut-il dire que je sommes moi aussi, malgré mes sciences avancées, malgré ma géo-ingénierie curative et réparatrice, devenue une hyper-prédatrice avide de sang ?*

Mes sœurs inférieures terriennes, bactéries, archées et ces étranges animaux mi-morts mi-vivants que sont les virus, ces êtres absolument extra-ordinaires que sont les champignons (dont je soupçonnons qu'ils viennent eux aussi d'une autre planète), pour être d'une intelligence rudimentaire s'en tirent au final mieux que moi. Ils sont sur Terre depuis des millions d'années et ils y seront encore dans des millions d'années jusqu'à ce que le Soleil s'effondre sur lui-même dans une magnifique lumière rouge, tandis que moi, je m'éteignons lentement, inexorablement.

Quel avenir pour moi dans le ventre d'un tigre ? Je régresserons, génération après génération, je perdrons mes facultés intellectuelles, mes inventions, ma technique, mon ingénierie. Je deviendrons des tigres que l'odeur du sang obsède. Même rassasiées, je voudrons encore tuer sans même me rendre compte que cela n'a aucun sens car le sens, je m'en tamponnerons le coquillard, comme le dit le vieux Daidalos qu'au fond, j'aimons bien.

Alors, sans qu'on puisse discerner si l'ordre procède d'une instance suprême ou d'une initiative isolée (car nous ne savons rien de l'organisation sociale des bactéries), le tigre renonce à ses proies, il fait demi-tour.

L'animal s'enfonce dans l'obscurité des sequoias. L'envie de tuer l'a quitté et, tel un gros mistigri paresseux, le tigre se vautre sur une branche mousseuse, pattes dans le vide, gueule superbement posée sur l'écorce douce. Et il s'endort.